

che amer écrit sur ce front ordinairement serein et paré d'amour, glacèrent aux veines du malheureux Richard le peu de sang tiédi que la fatigue et le desespoir y avaient laissé.

—Vous m'aimez, murmura funèbrement Catherine; vous aimez la triste victime de vos impostures, la déplorable compagne de vos malheurs trop mérités. Quoi! ce n'est pas assez de m'avoir prise pure et illustre à ma nation, à ma famille. pas assez de m'avoir inspiré un amour destiné à s'éteindre dans l'ipnominie; il vous reste l'espoir de me retenir dans un pareil opprobre. Oh! c'est le plus affreux de vos crimes, le seul peut-être que ne vous pardonnera jamais Dieu qui sait ce que j'eusse fait pour un époux digne de moi!

Richard, tremblant comme si ce coup terrible eût frappé sa tête pour la première fois, joignit les mains, et, d'une voix suppliante :

—Il est impossible, dit-il, que Catherine me croie un imposteur; Catherine, avec qui j'ai passé les premiers jours de ma vie; Catherine, qui a retrouvé en moi comme j'ai retrouvé en elle toutes nos joies, tous nos chagrins, tous nos secrets d'enfance; Catherine bien-aimée qui ne peut supposer que, l'aimant d'une passion si ardente, j'ai conservé en mon cœur une seule pensée qui ne soit ce divin amour.

—Vous m'avez trompée toujours, dit-elle, et me trompez encore en ce moment.

—O Catherine! s'écria Richard éperdu.

—La duchesse: vous renierait elle, si vous étiez Richard, son neveu, son sang, l'unique passion de sa vie.

—La duchesse est en délire.

—Elle est vigilante et voulait sauver ma vie et mon honneur; car elle en fit serment lorsqu'elle me présenta au baptême. Elle me parle au nom de ma religion, au nom de Notre-Seigneur. Comment oseriez-vous prétendre le contraire? Que prouvez-vous? Et elle que ne prouve-t-elle pas, *messire*?

Ce mot terrible remplaçant le milord si caressant et si respectueux qu'elle avait coutume d'adresser à son prince, à son époux, cette appellation roturière, supprimant à la fois la qualité et la tendresse, fut plus cruelle à Richard que n'eût été la dégradation publique par la main du bourreau. Il poussa un cri déchirant et se tordit les mains avec angoisses.

Catherine sentit malgré elle ce cri pénétrer jusqu'aux plus profonds replis de son cœur.

—Je veux croire, dit-elle, que vous aurez été la dupe de vos instigateurs; j'espère que pendant quelque temps vous aurez lutté contre l'imposture avec le courage d'une âme que Dieu avait faite loyale; mais l'ambition, l'orgueil ont pris le dessus et vous avez cédé.

Richard, écrasé, se frappait la poitrine où retentissaient des sanglotements étouffés.

—Ne pouviez-vous, continua Catherine de plus en plus émue, marcher à votre but sans m'y traîner à vos côtés par la main? Et cette main que vous avez eu d'abord la générosité de refuser, ser-tant bien que l'accepter était un crime, cette main que la duchesse de Bourgogne vous défendait de prendre, l'honneur et la piété ne vous commandaient-ils pas de la refuser même au roi, même à l'Écosse, même à moi, malheureuse, d'autant plus respectable à vos yeux, que je vous l'offrais et vous suppliais de l'accepter!

En achevant ces paroles, la douce femme ne put se faire plus longtemps violence, et un flot de larmes jaillit de ses yeux qu'on eût crus arides comme des yeux de pierre.

—Oh! c'en est trop, balbutia Richard suffoqué par d'insupportables souffrances. Mon Dieu! vous l'entendez, et vous voyez bien que c'en est trop! Vous avez raison, madame, la mort seule peut finir une pareille agonie. Soupçonné par vous, méprisé par vous, haï par vous, qu'ai-je à invoquer, sinon la mort? Ah! madame, je voulais mourir sur ce champ de bataille où ma fortune vient de succomber, je voulais tomber en homme de cœur; votre idée seule m'a donné le courage de fuir et d'ajouter une honte à mes malheurs. C'est pour vous que je conservais la vie. Il me semblait que j'avais une dette à vous payer, je croyais vous devoir tout un avenir de grandeur et de félicité en retour de votre amitié, de votre

foi. Je ne vous dois plus rien. Ma conscience me dit que j'ai trop payé. Adieu, madame, vivez libre et heureuse, je vous pardonne: j'en ai le droit du haut de mon innocence et de ma probité. Un jour peut-être viendrez-vous m'apporter vos regrets et votre réparation. Ce jour-là revenez ici; car c'est ici que le fils d'York finira ses misères. Adieu.

Aussitôt il s'élança pour saisir à l'arçon de son cheval la courte épée qui s'y balançait près d'une hache d'armes. Mais une ombre s'interposa entre la lumière et lui. Un bras nerveux saisit le sien. Une voix grave et affectueuse retentit dans cette solitude. Richard fut arrêté par un guerrier dont les armes froides étaient souillées par de larges taches de sang.

—Patrick!... mon ami, s'écria Richard.

—Qui parle de mourir? dit le noble Kildare. Qui parle d'abandonner sa cause et ses amis? Ai-je désespéré de toi, Richard? T'ai-je refusé mon sang? Vous-le qui coule. Il n'en reste encore que je te donnerai. Ton armée est perdue, nous t'en ferons d'autres. Une femme te renie et t'insulte, sois sans colère, pardonne; les apparences sont contre toi, et tu ne peux demander à cette enfant la robuste confiance d'un chevalier.

—Kildare, répliqua le jeune prince, ce n'est pas Catherine qui doute, c'est l'Angleterre, c'est le monde; et je n'ai pas de preuve à leur donner.

—Tu te trompes, Richard, tu en as une, et je te l'apporte. L'infortuné secoua tristement la tête. Catherine, courbée et palpitante, se redressa pour écouter avidement.

—Oui, continua Kildare, une preuve irrécusable, invincible. Un ami peut douter de son ami, une femme de son époux, un fils pourrait douter de sa mère; mais une mère ne se trompera jamais sur son fils; jamais elle n'acceptera un imposteur à la place de cet enfant tant pleuré. Tu as une mère, Richard, pourquoi l'oublies-tu? Ce n'est pas à tes sujets, ce n'est pas à tes amis, ce n'est pas à ta femme qu'il te faut demander si tu es bien Richard d'York, roi d'Angleterre. C'est à Elizabeth Woodville, veuve d'Édouard IV, c'est à ta mère; tu devrais déjà être parti.

—Oh! s'écria Richard, ressuscité par ce mâle conseil. Dieu lui-même a parlé par ta bouche! Il ne m'a donc pas abandonné tout à fait!

—Ce n'est pas l'entreprise d'un homme ordinaire, continua le vieux chevalier. Aller retrouver la reine douairière dans la retraite inaccessible où la cache Henri VII, depuis qu'on parle d'un prétendant à la couronne, forcer l'entrée du monastère de Bermondsey que gardent nuit et jour des légions dévouées à l'usurpateur, c'est une œuvre ardue, c'est un exploit qui prouverait à lui seul une âme toute royale.

—Bon Patrick, dit aussitôt Richard avec un geste d'admiration et un sourire plein de tendresse, ne gâte point, par ce que tu nommes la prudence, la noble leçon que tu m'as si brusquement donnée. Il y a danger, dis-tu, témérité même à traverser deux comtés, à franchir les lignes de trois armées pour me rendre auprès de la reine douairière, tant mieux; j'ai beaucoup à prouver, Patrick, moi qui inspire tant de doutes. Tu m'as fait du bien en énumérant les périls que je vais courir; car je sens qu'ils ne feront pas même battre mon cœur. La reine Elisabeth est à Bermondsey, voilà tout ce qu'il me faut; à ses pieds est ma confusion ou ma gloire; à ses pieds est la preuve de ma loyauté. Vois-tu, Patrick, quand il me faudrait courir à Bermondsey sur un sol fait de pointes d'épées, dans une atmosphère de flammes, sous un ciel croulant de tonnerres; quai je devrais coudoyer à chaque pas un gibet infamant, j'irais à Bermondsey plus rapide qu'une flèche, plus joyeux que l'oiseau regagnant son nid. J'y volerais, et j'arriverais, Patrick, car j'ai foi en Dieu, en un Dieu de justice et de miséricorde qui a, depuis le berceau, éprouvé mon corps et mon âme, et qui maintenant me garde, et fait briller à mes yeux la récompense.

Richard s'arrêta l'œil étincelant, inspiré. Catherine s'était adossée à la muraille, le front incliné, les paupières à demi